



HAL
open science

Les littératures africaines : entre romantisme et mondialisation

Bernard Mouralis

► **To cite this version:**

Bernard Mouralis. Les littératures africaines : entre romantisme et mondialisation. Etudes littéraires en mondialisation, Mar 2015, Saint-Denis, France. hal-01132036

HAL Id: hal-01132036

<https://hal.science/hal-01132036v1>

Submitted on 16 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paris 8

17 01 2015

EA 1569 Fabrique du contemporain

Journée d'étude Etudes littéraires et mondialisation

Bernard Mouralis

Les littératures africaines : entre romantisme et mondialisation

Définie comme un processus permettant de rendre possible, à un degré qui n'avait pas ou n'aurait pas été atteint jusqu'alors, la circulation des individus, des idées, des marchandises, celle-ci ne peut manquer non plus d'interpeller l'analyste des littératures et des textes, ou, si l'on préfère, des *corpus*, qui les constituent. Ce que résumant des formules comme : « A l'heure de la mondialisation, que deviennent les littératures... ? » ou : « Maintenant que les littératures sont entrées dans l'ère de la mondialisation... » Formules qui ne manqueraient pas d'être plus claires si l'on cherchait à préciser au préalable de quelles *littératures* et de quelle *forme de mondialisation* il s'agit.

Prendre pour thème de réflexion la relation susceptible d'être établie entre « littérature africaine » –et, dans le cadre de cette intervention, limitée pour l'essentiel à la production francophone de l'Afrique subsaharienne- et « mondialisation » me paraît poser trois grands types de problèmes. Le premier porte sur le *sens* dans lequel s'effectue le trajet reliant ces deux notions que sont respectivement l'activité littéraire menée en Afrique et la mondialisation. En particulier, doit-on concevoir ce trajet comme un processus par lequel la mondialisation viendrait envahir et englober la littérature de l'Afrique ? Ou, au contraire, est-ce la littérature produite sur le continent africain qui viendrait rejoindre l'espace mondial, selon un mouvement allant du particulier vers l'universel, ce dont on ne pourrait que se féliciter, et nous reconnaissons là un refrain bien connu...

Le second renvoie à la question de la périodisation dans laquelle s'inscrit cette littérature produite en Afrique. Les études littéraires ont diffusé et imposé, à propos des principales littératures du monde, un schéma de type évolutif dans lequel des périodes, bien repérées par des auteurs marquants ou des mouvements, sont censées se succéder. Le processus vaut également lorsqu'il s'agit de distinguer les différentes phases dans la production d'un auteur. Cette conception diachronique a été souvent appliquée à la littérature

de l'Afrique et des Antilles, par exemple par Fanon dans un passage célèbre des *Damnés de la terre*. (Fanon, 1961 : 153-154). Mais un des paradoxes des littératures nées dans le contexte de la domination coloniale est que chaque écrivain est toujours susceptible de brouiller un tel schéma, dans la mesure où son travail, parce qu'il s'inscrit, peu ou prou, dans le cadre de la concurrence des discours, le conduit à porter de l'intérêt à des périodes de l'histoire littéraire de l'Occident considérées comme dépassées ou obsolètes et à en faire ainsi un usage éminemment polémique, comme on le constatera dans la persistance de bien des éléments de la pensée romantique.

Le troisième, enfin, d'ordre plus théorique, concerne la logique impliquée par un tel rapprochement qui associe deux ordres de réalité de nature tout à fait différente. Question qui se pose déjà dans l'usage de la formule « littérature africaine » que j'emploie par commodité mais qu'il vaudrait mieux remplacer par celle de « littérature *en* Afrique ».

Littérature en Afrique et mondialisation : dans quel sens ?

La relation entre littérature africaine et mondialisation peut être envisagée d'abord dans sa dimension spatiale. Sur ce plan, il est tentant de concevoir cette relation comme un trajet, un processus allant du particulier africain vers le mondial ou le global. Un tel schéma n'a rien de neuf : il recoupe assez largement la notion de progrès sur laquelle a insisté l'Europe du XIXe siècle dans son rapport aux autres sociétés et les oppositions, devenues classiques, entre, d'un côté, local, particulier et particularisme, ethnique, nation, etc. et, de l'autre, internationalisme, cosmopolitisme, universel, etc. Cette logique a été appliquée à la littérature et les historiens de cette discipline, dès le début du XIXe siècle ont pensé pouvoir isoler des champs spécifiques (littérature populaire, littérature folklorique, littérature régionale, paralittérature, etc.) qui auraient été nettement distincts de la littérature dominante produite par les lettrés.

On se souviendra par ailleurs que l'accent mis sur le caractère spécifique de ces champs littéraires longtemps négligés par la critique a fréquemment abouti à une valorisation de ces catégories de textes. Dans le domaine des études consacrées à la littérature africaine, on se souviendra également que certains critiques ont considéré celle-ci moins comme l'expression d'une particularité, lisible dans son contexte d'énonciation, ses motifs, son style, que comme l'expression d'un moment transitoire dans l'histoire culturelle de l'Afrique. C'est le cas de Sartre écrivant dans *Orphée noir* : « La négritude est pour se détruire, elle est passage et non aboutissement, moyen et non fin dernière. » (Sartre, 1948 : XLI). Dans cette

perspective, nous avons ainsi affaire à un trajet vers quelque chose qui est de l'ordre de l'universel.

Mais concevoir la relation entre littérature africaine et mondialisation sous la forme d'un trajet ne permet guère de rendre compte de ce qui s'opère en réalité et des multiples éléments qui entrent en jeu. Deux faits sont, sur ce plan, assez significatifs. Le premier concerne l'usage que le colonialisme, l'impérialisme et les puissances économiques ont fait des notions antagonistes de local et d'universel. On a souvent dit que l'impérialisme européen, dès le début du XIXe siècle, avait justifié sa puissance et sa légitimité en cherchant à montrer aux peuples dominés que son action se fondait sur le respect de valeurs universelles et on se souviendra, par exemple, de l'articulation existant, au tournant des années 1880, entre colonisation territoriale et lutte contre l'esclavage. Néanmoins, après cette phase, le colonisateur a mis fin à cette logique et a fait nettement prévaloir la logique d'association sur la logique d'assimilation, dangereuse pour l'entreprise coloniale puisqu'elle était porteuse, dans son principe, d'un processus débouchant un jour sur l'égalité politique et sociale.

C'est pourquoi la politique scolaire et culturelle dans le système français est, tout au long de la période qui va de la fin du XIXe siècle jusqu'à 1946, date d'instauration de l'Union française par la Constitution de la IVe République, nettement africocentrée. Comme le montrent aussi bien les directives officielles que le contenu des manuels ou les publications des Africains dans des revues comme le *Bulletin de l'enseignement de l'Afrique Occidentale Française* fondé en 1913, le colonisateur tient à se présenter comme le gardien des valeurs africaines à l'encontre de tous les courants centrifuges, européens -par exemple les villes coloniales cosmopolites- ou africains -notamment l'Islam- qui pourraient désintégrer ce noyau dur qu'il faut à tout prix conserver. D'où la difficulté dans laquelle se sont trouvés les premiers écrivains africains lorsqu'ils ont voulu se tourner à leur tour vers leur propre culture et produire sur celle-ci un autre discours que celui que leur offrait l'africocentrisme colonial.

La mondialisation à laquelle nous assistons depuis une vingtaine d'années et qui paraît se caractériser par un développement sans précédent de la circulation des individus et des biens matériels et symboliques est en réalité, sur bien des plans un « échange inégal » dans la mesure où les trajets observés vont d'un « centre » vers des « périphéries » et sont liés étroitement aux formes nouvelles du système capitaliste, marquées notamment par le développement de la financiarisation et l'émergence d'une culture valorisant avant tout l'échange marchand. Il en résulte une uniformisation et une généralisation, avec des variations considérables selon les pays, de nombreuses pratiques et usages dont les plus marquants à ce jour sont : l'ordinateur individuel, l'accès à internet, le téléphone portable. Mais le succès de

ce processus est d'autant plus fort que les grands opérateurs économiques du « Centre » déploient tout un ensemble de dispositifs pour inculquer aux acheteurs de leurs produits l'idée qu'ils ont désormais la possibilité d'exprimer leur « identité » et celle des groupes auxquels ils trouvent gratifiant d'appartenir. Le cas-limite de ce processus de croyance apparaissant dans ce que l'on appelle les « réseaux sociaux » : conçus à l'origine comme de simples clubs regroupant un petit nombre de personnes sur la base d'affinités (par exemple, anciens élèves d'une école ou d'une université), ils sont devenus en quelques années des sociétés de premier plan, cotées en bourse et capables d'imposer leur loi aux Etats. Hier, comme aujourd'hui la domination la plus efficace est probablement celle qui réussit à persuader les sujets auxquels elle impose sa loi que c'est grâce à elle qu'ils peuvent s'exprimer.

Le deuxième fait que je voudrais évoquer maintenant concerne certaines tendances que prend, depuis quelques années déjà, l'activité éditoriale en Afrique. Dès le début, des auteurs africains ont été édités en Afrique et leurs œuvres ont été publiées sous forme de livre - parmi les plus anciens, citons le *Chaka* de Mofolo, écrit en sotho et qui a paru sur les presses de la mission de Morija (Lesotho) en 1925 ou le recueil *La coupe de cendres* de Rabearivelo paru à Tananarive en 1924- et, plus fréquemment, sous forme d'article dans des journaux ou des revues. A partir des années 1950, les écrivains africains ont cherché à échapper au cadre éditorial africain, perçu souvent comme trop « régionaliste », et ont trouvé des éditeurs en France. Ceux-ci étaient de deux types : d'un côté des éditeurs généralistes comme Plon, Buchet-Chastel, Gallimard, Julliard, Le Seuil, Seghers, Stock, etc. ; de l'autre, des éditeurs comme Présence Africaine voué depuis sa fondation en 1947 à la diffusion de la littérature - fiction et essai- des différentes aires du monde négro-africain. Mais, dans les deux cas, les ouvrages publiés dans ces différentes maisons par des écrivains africains se voyaient dotés d'un statut qui les faisait participer au grand mouvement littéraire de leur temps.

Après les indépendances, on assiste à plusieurs tentatives pour installer en Afrique des maisons d'édition dignes de ce nom et, dans le domaine francophone, on retiendra le cas de CLE, créé à Yaoundé en 1963 et celui des NEA (Nouvelles Editions Africaines) créé à Dakar au début des années 1970 et qui reposait sur une structure interafricaine. Parallèlement, apparaît en France L'Harmattan, puis Karthala, né d'une scission de ce dernier. Comme on le constate, les possibilités d'édition offertes alors aux auteurs africains sont sensiblement différentes de celles qui existaient lorsque ceux-ci demeuraient tributaires des quelques imprimeries qui fonctionnaient dans les années 1920 ou 1930.

Mais l'évolution des techniques au tournant des années 1990 va modifier brusquement cet espace éditorial. L'apparition de l'ordinateur individuel libère des contraintes inhérentes à

l'imprimerie et permet brusquement de fabriquer des volumes d'une qualité technique nettement supérieure. En outre le développement d'internet en Afrique à partir du début des années 2000 et la mise en réseau permet désormais de concevoir une activité éditoriale libérée des contraintes de la poste et de la commercialisation. Il en est résulté le développement d'une édition de qualité qui ne se voue pas nécessairement au local ou au régional et on assiste ainsi à une nouvelle façon de s'approprier l'espace. A cet égard, le cas de Paulin Hountondji est particulièrement significatif. Celui-ci avait publié en 1976 chez Maspero, dans la célèbre collection « Les cahiers libres », un ouvrage qui demeure novateur, *Sur la « philosophie africaine ». Critique de l'ethnophilosophie*. En dépit de son importance, l'éditeur ne semble pas avoir montré beaucoup d'intérêt et l'ouvrage reparait chez CLE en 1980 où il est toujours disponible. Ceci explique sans doute que P. Hountondji ait voulu publier en Afrique, entre autres, *Combats pour le sens. Un itinéraire africain*, tiré du document de synthèse rédigé lors de la soutenance sur travaux de sa thèse de doctorat d'Etat devant l'Université de Dakar en juin 1995 ou *Les savoirs endogènes*, ouvrage publié sous sa direction. Pour le dire autrement, cet enracinement éditorial en Afrique permet ainsi à l'édition africaine de maintenir les exigences de l'activité philosophique et cela est d'autant plus frappant quand on constate que près d'un tiers de *Combats pour le sens* est consacré à Husserl.

Littérature africaine et séparation

La littérature africaine, comme celle de beaucoup de pays dominés, a été longtemps considérée comme une l'expression d'une protestation dirigée contre l'ordre colonial et le discours développé par celui-ci pour justifier le bien-fondé de son entreprise. En ce sens, bien des écrivains africains semblent avoir cultivé une logique de la *séparation* et c'est dans une perspective de ce type que le mouvement de la négritude a souvent été lu, notamment quand ses poètes insistent conjointement, d'une part, sur le destin du peuple noir et le mépris dont il a été l'objet de la part des Européens, d'autre part, sur le rapport au monde respectif des Noirs et les Blancs : la fusion dionysiaque dans le cosmos des premiers s'opposant radicalement à l'attitude prométhéenne des seconds.

La réalité est plus complexe, car ce qui caractérise l'écriture de la négritude, c'est moins une logique de la séparation et une rhétorique de l'inversion terme à terme, qui s'affirmera par exemple dans l'afrocentrisme, qu'une attitude consistant à s'introduire, sur le mode de la ruse, dans les interstices et contradictions du discours occidental. Cette attitude apparaît de façon particulièrement significative dans deux domaines. Le premier est constitué par l'utilisation que nombre d'écrivains de la négritude ont fait du primitivisme qui, avec des

auteurs comme Montaigne, Diderot, Segalen ou même Lévy-Bruhl, représente une des orientations de la pensée occidentale et a permis de définir la colonisation, non comme le conflit entre deux civilisations, mais comme l'irruption violente de la « civilisation » dans un espace jusqu'alors harmonieux et heureux parce que soumis à la loi naturelle. Schéma qui prend une forme classique dans les *Essais* et le *Supplément au voyage de Bougainville* et que Mongo Beti ne cessera de scruter en s'interrogeant tout au long de son œuvre sur les « origines de l'inégalité » coloniale –et sociale. Le second aspect est représenté par le type de communication littéraire que les écrivains de cette époque adoptèrent. En particulier, ils virent tout le profit qu'ils pouvaient retirer en s'insérant dans le réseau de la littérature européenne ou mondiale et en donnant à leurs textes le statut d'une œuvre littéraire : Georges Hardy préface *Doguiçimi*, roman dahoméen de Paul Hazoumé paru en 1937 chez Larose ; mais c'est Desnos qui présente *Pigments* de L.-G. Damas et Sartre qui préface ce manifeste de la négritude qu'est l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* de Senghor. Nous avons affaire ainsi à un processus de déconstruction de ce discours qui contribue de la sorte, par une sorte de ruse de l'Histoire, à fournir les « armes miraculeuses » permettant à ceux qui, pendant si longtemps, furent dominés et victimes de la violence coloniale d'échapper à la sujétion qui leur avait été imposée.

Le rôle de Paris comme lieu de production et d'édition d'une part importante de la littérature de la négritude et de l'époque qui a suivi risque du coup de prendre une autre signification. Paris, lieu d'exil sans doute, mais aussi espace prestigieux où s'opère la légitimation des textes littéraires. *Présence Africaine* peut ainsi apparaître au lendemain de la guerre comme une revue comparable par le travail dont elle est le théâtre à *Esprit* ou aux *Temps modernes* -ces publications ayant d'ailleurs des collaborateurs communs. On voit ainsi se dessiner ce qu'a pu être l'un des enjeux essentiels de la littérature de la négritude : il s'est agi pour les écrivains qui en furent les promoteurs d'échapper à une folklorisation où le colonisateur voulait les enfermer et de produire une parole dotée d'un statut proprement littéraire, et non plus régional ou périphérique. Ceux-ci ont voulu apparaître avant tout comme des *écrivains* et cette revendication marque en particulier de façon pathétique, puisqu'elle va jusqu'au suicide, l'itinéraire exemplaire à cet égard de Rabéarivelo qui voit dans la conquête de ce statut le seul moyen de sortir de sa condition de colonisé.

Par ailleurs, ce processus s'est trouvé renforcé par le contexte historique dans lequel a été produite la littérature de la négritude. A cet égard, on notera tout d'abord que la protestation contre l'ordre colonial est fréquemment l'occasion d'affirmer une solidarité avec d'autres catégories d'opprimés, victimes eux aussi d'une discrimination sociale et/ou raciale :

le prolétariat, les Juifs, les colonisés des autres continents, les victimes de la ségrégation. Le climat menaçant des années 1930, marqué notamment par le fascisme et le nazisme, est largement présent chez Senghor, Damas ou Césaire pour lesquels la défense de l'homme noir doit se situer par rapport à des valeurs universelles susceptibles de mobiliser tous les hommes épris de justice. Cette mise en perspective a donné lieu à des constructions complexes. Songeons, par exemple, au thème de l'Ethiopie dans l'œuvre de Senghor, qui renvoie à la fois à l'ancienneté de cette civilisation africaine, à la place que l'Ethiopie occupe dans la Bible, ce qui est une façon de rappeler, comme l'avait fait Nerval évoquant le mythe de la reine de Saba dans le *Voyage en Orient* (1851), que l'Afrique est une des sources de la civilisation occidentale et, plus récemment, à l'agression du fascisme italien contre ce pays, qui rappelle que le premier acte de la Deuxième Guerre Mondiale a commencé en Afrique.¹

Prégnance de la pensée romantique : un trajet inverse ?

Même si de nombreux textes traduisent d'autres préoccupations, cette insertion dans un espace littéraire et politique qui va bien au-delà des limites du continent africain caractérise depuis les origines une grande partie de la littérature produite en Afrique et dans le monde noir. Nous avons ainsi affaire à un trajet qui conduit les écrivains de l'Afrique vers le monde et qui est motivé par une volonté d'échapper au localisme et à l'afriocentrisme. Un tel processus, qui se continue aujourd'hui encore d'une certaine façon avec le manifeste de la « littérature-monde » paru en 2007, s'inscrit-il dans ce que l'on appelle la « mondialisation » ? Répondre à cette question suppose notamment un examen de la production littéraire négro-africaine en fonction d'un certain nombre de critères concernant les options politiques, sociales, culturelles, etc., des écrivains.

Je n'ai évidemment pas fait cette enquête mais quelques faits peuvent être soulignés. Plusieurs écrivains sont présents dans les réseaux sociaux et tiennent souvent des blogs qui sont quelquefois de véritables revues littéraires. Mais l'attachement au *livre* ou à l'article publié dans un périodique reste très fort et la posture de l'auteur *-auctor-*, placé entre son éditeur et son public, demeure inchangée depuis la deuxième moitié du XIXe. Sur ce plan, Mabanckou, Monenembo, Véronique Tadjo, Henri Lopes, Maryse Condé, Bessora ne fonctionnent pas différemment de Gide, Mauriac, Camus, Colette ou Simone de Beauvoir. Leur façon de communiquer avec leur public demeure, elle aussi, en grande partie traditionnelle : songeons au rituel de la conférence ou à celui de la signature dans une

¹ Voir en particulier dans *Hosties noires* [1945] la section *Ethiopie* et notamment le poème *A l'appel de la reine de Saba*, ainsi que le recueil *Ethiopiennes* [1956], in L. S. Senghor, *Poèmes*, Paris, Seuil, coll. Points, 1974.

librairie. De même encore on observe une grande continuité dans la façon dont les écrivains africains conçoivent le rôle qui doit être le leur dans la société et, en particulier, ils se définissent volontiers comme des consciences et des intellectuels, ce qui va à l'encontre d'un des *topoi* du discours mondialiste : « la mort des derniers intellectuels » -constat ou programme ?-, car l'intellectuel est devenu doublement inutile, puisque désormais, dans un espace devenu mondialisé, chaque individu, dès lors qu'il s'*exprime*, est censé produire un énoncé méritant le plus grand respect et que, d'autre part, le rationalisme, l'esprit critique et la référence à l'universel, sur lesquels reposent l'activité de l'intellectuel, constituent une menace permanente pour un système de domination capitaliste qui tente de dissimuler son action derrière le manteau de la « mondialisation » des échanges. Ce refus a été entre autres particulièrement incarné par Fanon, Césaire, Mongo Beti dont les maîtres ont été Voltaire Pascal, l'auteur des *Provinciales*, un livre qu'il plaçait très haut.

Replacée dans un temps plus long remontant au XVIII^e siècle, cette fidélité à une conception traditionnelle du rôle social de l'écrivain, des pratiques d'écriture, des postures ou des rituels de la communication littéraire rappelle sur bien des points la pensée et, à un moindre degré, l'esthétique de l'époque romantique. Sans doute, est-il difficile de donner une définition du romantisme, cet immense mouvement littéraire, artistique et politique qui commence à se développer à la fin du XVIII^e siècle, d'abord en Europe occidentale (Angleterre, Allemagne, France, Italie), puis dans les principaux pays d'Europe centrale et de l'Europe balkanique, et qui s'étendra aussi dans les nouveaux Etats indépendants de l'Amérique du Centre et du Sud comme dans nombre de pays soumis à une domination coloniale. Néanmoins, au-delà de la diversité de ses formes et de ses manifestations, une constante n'a cessé de marquer la pensée romantique : la volonté d'établir, au lendemain de la période révolutionnaire, de nouvelles solidarités entre les hommes. En ce sens, le romantisme est pleinement *religieux*. D'où une dénonciation de l'injustice sociale, du sort réservé à la femme et à l'enfant et de l'oppression que subissent les peuples dans le nouvel ordre européen instauré par le traité de Vienne ainsi que dans les territoires coloniaux des Amériques. C'est ce que montrent tant de textes : E. B. Browning, Dickens, Hugo, Heine, Lamartine, George Sand, Desbordes-Valmore, Schœlcher, Lamennais, etc. Le combat mené contre l'oppression des peuples, commencé avec le soulèvement de la Grèce, a une dimension politique et sociale mais aussi culturelle, artistique et linguistique. Mais ce que nous avons tendance à oublier aujourd'hui, car nous projetons sur cette période le cadre que le traité de Versailles devait donner à l'Europe à partir de 1918, ce vaste mouvement de revendication nationale s'exprime très largement dans une logique républicaine, qui doit aboutir à l'établissement d'une société

démocratique, et non dans une logique identitaire. On le voit très bien à travers la façon dont des acteurs aussi différents que Bolivar, Garibaldi, Mickiewicz ou Petôfi ont défini les enjeux de leur combat² et dans la sensibilité à l'international manifesté par un si grand nombre d'écrivains ou d'artistes, un cas-limite étant représenté par Maurice de Guérin qui, à la veille de sa mort, rongé par la maladie, continue, comme le montre sa correspondance, d'être hanté par le sort de la Pologne qu'il suit à travers une traduction de poèmes de Mickiewicz. (Guérin, 2012 : 616-617).

Ce vaste mouvement se prolonge au-delà de l'Europe et des Amériques pour s'étendre au monde entier chez un certain nombre d'écrivains ou de penseurs et va déborder largement sur le XXe siècle. C'est le cas de Comte dont le concept cardinal d' « humanité » connaîtra, du Brésil à la Chine et à l'Inde, un immense retentissement. De Marx, inspirateur d'une nouvelle approche des problèmes sociaux et d'une praxis, le socialisme, dont se nourrissent des auteurs comme Jaurès, Gramsci, José Martí, Romain Rolland, Lu Xun, etc. Et, d'une certaine façon, on pourrait dire que le vaste mouvement antifasciste dans lequel se regroupent et s'organisent toutes celles et ceux qui s'opposent aux différents régimes dictatoriaux mis en place dans les années 1920-1930 en Italie, Allemagne, Japon, Espagne, URSS, etc., prolonge ce qui a commencé au début du XIXe siècle en Grèce ou en Pologne.

L'anticolonialisme : séparation ou universel ?

La lutte menée à partir du début du XXe siècle contre le colonialisme et l'impérialisme dans les pays qui subissent alors la domination de l'Occident peut donc être rapprochée du combat des peuples européens luttant contre la loi des empires russe, ottoman et autrichien ou des peuples américains luttant contre l'Espagne, le Portugal ou la France, à Haïti. Avec cependant une différence notable : l'anticolonialisme du XXe siècle s'appuie souvent sur des valeurs proclamées par les métropoles coloniales et, pour ne prendre que ces deux exemples, on se souviendra de la forte prégnance de l'idéal républicain dans l'anticolonialisme développé dans les territoires sous domination française ou du prestige du système judiciaire dans les territoires sous domination britannique. Ainsi, même s'il lutte pour l'instauration, à partir d'un certain moment, d'une nation indépendante, l'anticolonialisme ne se réduit pas, dans la plupart des cas à une pure logique de séparation, ni non plus à l'affirmation d'un localisme, car la lutte qu'il mène vise à faire reconnaître dans les territoires dominés les mêmes droits politiques et sociaux que ceux dont bénéficient depuis longtemps les peuples

² On se souviendra, à cet égard, du tournant que représente la déclaration des « Quatorze Points » faite par le président Wilson au Congrès, le 8 janvier 1918, et qui voit dans la constitution d'Etats nationaux une des conditions durables du règlement du conflit.

des métropoles. Et s'il y a affirmation d'une différence, comme on le voit par exemple avec le mouvement de la négritude, entre 1930 et 1950, il faut bien voir que cette revendication doit être replacée dans une situation de discours bien particulière : il s'agit pour les promoteurs de ce courant littéraire d'inverser le sens du discours de péjoration que l'Occident avait tenu pendant des siècles sur l'Afrique et l'homme noir et de le transformer en valeur, en opposant notamment le rapport au monde respectif de l'Européen et du Négro-Africain : « ceux qui n'ont inventé ni la poudre ni la boussole ceux qui n'ont jamais su dompter la vapeur ni l'électricité. [...] Mais ils s'abandonnent, saisis, à l'essence de toute chose [...] insoucieux de dompter, mais jouant le jeu du monde véritablement les fils aînés du monde poreux à tous les souffles du monde. » (Césaire, 1956 : 70-72).

Ceci permet du coup de lire autrement les textes de la négritude et des écrivains ultérieurs. En effet, parce qu'ils furent, ainsi qu'on l'a noté, un appel à l'universel, même si cet appel prenait sa source dans la volonté d'exprimer une expérience « singulière », ces textes sont en opposition à peu près complète avec la mondialisation. En effet, l'anticolonialisme et le nationalisme qui se sont manifestés dans de nombreux territoires soumis à la domination coloniale, loin d'être l'expression d'un narcissisme identitaire, s'inscrivirent en fait dans un projet visant à repenser la catégorie de l'universel dont l'Occident prétendait avoir le monopole. Et cela, dans une double dimension. Ethique tout d'abord, car cet anticolonialisme s'est très souvent attaché à montrer que son combat devait être associé à d'autres luttes menées ailleurs.

Une bonne part de la littérature africaine est ainsi expression d'un sentiment de fraternité, car, loin de séparer, elle recrée de nouvelles solidarités entre les hommes en faisant tomber la barrière de la race. Traçant un bilan de cette littérature, Césaire note ainsi dans un texte de 1966 : « En restituant l'homme noir dans sa stature humaine, dans sa dimension humaine, pour la première fois, la littérature de la négritude a rétabli les possibilités de dialogue entre l'homme blanc et l'homme noir et ce n'est pas un de ses moindres mérites. [...] Le poète de la négritude ne hait tellement le racisme et le colonialisme que parce qu'il a le sentiment que ce sont là des barrières qui empêchent la communication de s'établir. [...] Ses cris, ses revendications, je ne les définirais que comme une postulation, irritée sans doute, une postulation impatiente, mais en tout cas, une postulation de la fraternité. » (Césaire, 1973 : 104). Cette « postulation de la fraternité » est également centrale chez Fanon, que ce soit dans *Peau noire masques blancs* (1952) ou dans *les Damnés de la terre* (1961) : la libération du colonisé conduit nécessairement à la libération du colonisateur, sur le plan psychique,

politique et philosophique puisqu'elle va aboutir à mettre en face deux êtres humains, deux sujets, qui pourront être confrontés à des projets communs.

Parallèlement, cette façon de repenser l'universel s'opère aussi sur un plan théorique. En effet, l'expérience de l'aliénation propre à la domination coloniale ne se réduit pas à la seule connaissance de l'espace colonial. Le colonisé est par définition un être qui est conduit à réfléchir à la condition qui lui est faite, aux causes susceptibles d'expliquer celle-ci, et par là-même à l'univers qui est celui du colonisateur, dans la colonie, bien sûr, mais aussi dans la métropole. En ce sens, l'aliénation peut apparaître comme source de la connaissance. C'est ce que souligne Césaire lorsqu'il écrit : « Pour ma part, je crois profondément aux pays déchirés et ce n'est pas du tout par masochisme. Parce qu'elle est déchéance partielle ou parfois intégrale, dépersonnalisation partielle ou parfois complète, dépossession de soi à des degrés divers, la position de l'homme qui a passé par la colonisation et la situation de sous-développement qui en résulte sont peut-être la position, je ne dis pas unique, mais privilégiée pour concevoir dans toutes ses dimensions la restructuration et l'accomplissement total de l'homme ; autrement dit, pour concevoir la révolution intégrale. » (Césaire, 1972 : 16-17).

D'où le paradoxe auquel nous ne pouvons manquer d'aboutir. En effet, alors que la mondialisation, en faisant de la loi du marché le seul critère de la vérité, du beau et du juste, contribue chaque jour un plus à l'affrontement des hommes et des peuples et au développement d'un imaginaire fondé sur l'« identité », la négritude reste fidèle à de tout autres valeurs : celles qui se fondent sur l'exigence de fraternité et d'universel. Aussi, est-il permis de penser qu'elle a encore une pertinence et un avenir.

Pour conclure

Sans être pour autant dans un total isolement, la littérature africaine semble peu pénétrée par les formes, les contenus et les postures de la mondialisation. Tout se passant en somme comme si, sur bien des points, elle restait fidèle à la modernité romantique plus qu'à la postmodernité de la mondialisation. En ce sens, on pourrait parler d'un « retard » de cette littérature et reprendre à cette occasion quelques-uns des *topoi* du discours sur le progrès et le développement. Mais en réalité, c'est probablement la littérature en tant que telle, quel que soit l'espace où elle prend naissance, qui se trouve décalée par rapport aux contenus et impératifs de la mondialisation. Elle se développe, en effet, selon une autre temporalité que celle dans laquelle s'inscrit la mondialisation et, ne faisant pas de la logique marchande le seul critère du vrai et du juste, elle est, pour reprendre la catégorie de Pascal, d'un autre « ordre ».

C'est pourquoi la manifestation, dans cette littérature, de la modernité romantique ou le maintien de formes, de motifs et de genres « traditionnels » ou, encore, la production de textes dans les langues africaines doit être interprétée avant tout comme autant de stratégies littéraires, plus ou moins élaborées, et non en fonction d'une quelconque « pesanteur » qui viendrait entraver la marche inéluctable vers la postmodernité, laquelle exerce d'ailleurs un attrait évident chez certains auteurs.

Ceci dit, il convient enfin de noter qu'un projet visant, comme c'est le cas aujourd'hui, à s'interroger sur les « études littéraires en mondialisation » pose un problème théorique qu'il ne faut pas perdre de vue. En effet, en tant que chercheurs et enseignants, nous avons tout loisir de constituer des *corpus* de textes, de les classer, d'en tracer l'histoire, de les analyser. Mais une telle activité, légitime dans son principe, ne rend pas nécessairement compte pour autant des problèmes que rencontrent et suscitent le poète, le romancier, le dramaturge ou l'autobiographe dans leur confrontation avec leur propre projet. Et, à cet égard, on se souviendra de la définition que Mallarmé devait donner de cette expérience dans sa célèbre conférence sur Villiers de l'Isle-Adam : « Sait-on ce que c'est qu'écrire ? [...] Qui l'accomplit, intégralement, se retranche. » (Mallarmé, 1945 : 481).

Références

- Césaire, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, préface de Petar Guberina, Paris, Présence Africaine, 1956.
- Césaire, Aimé, « Discours sur l'art africain » [1966], in *Etudes Littéraires*, Presses de l'Université de Montréal, n° 1, 1973.
- Césaire, Aimé, « Société et littérature dans les Antilles » [1972], in *Etudes Littéraires*, Presses de l'Université de Montréal, n° 1, 1973.
- Césaire, Aimé, « Hommage à Frantz Fanon », in *Présence Africaine*, n° XL, 1^{er} trim. 1962.
- Césaire, Aimé, « Hommage à Jean Amrouche », in *Présence Africaine*, n° XLVI, 2e trim. 1963.
- Fanon, Frantz, *Peau noire, masques blancs*, préface de Francis Jeanson, Paris, Seuil, 1952.
- Fanon, *Les damnés de la terre*, préface de J.-P. Sartre, Paris, Maspero, 1961.
- Guérin, Maurice de, *Œuvres complètes*, édition de Catherine Huet-Brichard, Paris, Garnier, 2012.

-Mallarmé, Stéphane, *Œuvres complètes*, édition Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1945.

-Porra, Véronique, « Malaise dans la littérature-monde (en français) : de la reprise des discours aux paradoxes de l'énonciation », *Recherches & Travaux* [En ligne], 76 | 2010, mis en ligne le 30 janvier 2012.

Consulté le 14 janvier 2015. URL : <http://recherchestravaux.revues.org/411>

-Sartre, Jean-Paul, *Orphée noir*, préface à Senghor Léopold Sédar, *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, Paris, PUF, 1948.

-Senghor, L.S., *Poèmes*, Paris, Seuil, coll. Points, 1974.